

X

2 oct. 6h51

Jan Jacob Slauerhoff, le messie malgré lui

Par Mathieu Lindon

Dans sa postface à *la Révolte de Guadalajara*, roman posthume de Jan Jacob Slauerhoff paru en 1937, Cees Nooteboom évoque son caractère «mythique», auquel s'ajoute avec une incroyable dureté une sorte de fatalité géographique, géologique, dont rend compte l'incipit du bref texte hollandais : «*Parfois, sur la rive d'une mer qu'aucun bateau n'a encore sillonnée, au pied d'une montagne lunaire et inhabitée, au milieu d'une plaine aride et désertique, où l'on désespère de voir un hameau ou la moindre maison, s'étend une ville.*» Les raisons pratiques ou économiques d'un tel rassemblement humain ont disparu mais la ville est toujours là et ses habitants avec, même si «*la race dégénère et s'appauvrit*», recélant «*un certain danger*» pour «*le voyageur de passage en quête d'un monde meilleur*». On peut lire *la Révolte de Guadalajara* comme une «imitation de Jésus-Christ» à l'exotisme pitoyable que le personnage principal vivra jusqu'à la lie, une révolution à l'idéalisme immédiatement corrompu et dont la bêtise, l'intérêt le moins généreux et la misère générale seraient les uniques ferments.

Né en 1898 et mort en 1936, Jan Jacob Slauerhoff, «poète et narrateur» selon les mots de l'éditeur français, «méprisait le provincialisme hollandais» selon Cees Nooteboom, qui ajoute : «*L'étrange, chez Slauerhoff, c'est qu'il a écrit sur des contrées qu'il avait à peine parcourues. Médecin de marine, il connaissait tous les ports, mais, comme le bateau ne tardait jamais à repartir, il n'avait jamais l'occasion de visiter les pays qui le fascinaient tant, ni de s'en imprégner, que ce soit la Chine ou le Mexique.*» Et pourtant, écrit encore Cees Nooteboom, «*le mouvement révolutionnaire du subcommandante Marcos au Chiapas prouve que les choses ont bien peu changé*». Le Mexique de *la Révolte de Guadalajara* est une terre promise pour les imposteurs drapés dans une religion adaptable à leur carrière. Il y a bien sur place un évêque de talent. Mais justement. «*Pourquoi avait-on laissé ce prêtre talentueux moisir à Guadalajara ? Pressentait-on qu'une chose grandiose allait se produire dans cette ville et pas ailleurs ?*» Mais ce Mgr Valdés sera victime plus qu'auteur de cette «chose grandiose», y participant surtout par l'attention qu'il porta auparavant à un jeune Indien prêt à entrer dans les ordres et les désordres. Pourrait-il exister un rédempteur qui prenne sur lui les souffrances plus que les péchés, qui accueille en lui toute la misère de ce monde perdu ?

«*Il y a des hommes qui cherchent Dieu, des hommes qui cherchent le peuple, les uns et les autres cherchant pour la plupart en vain une vie durant. L'homme en question savait comment trouver le peuple.*» Cet «homme en question», celui qu'on appellera bientôt «le Rédempteur», sera l'objet plus que l'auteur de cette révolution dans laquelle il ne sait pas bien quelle place prendre (il sait juste quel rôle jouer). Faut-il accepter ou fuir la nouvelle vie qui s'offre à lui ? «*Le sacerdoce qui venait de lui tomber dessus l'avait déjà pris aux tripes.*» La première nuit, il peut partir à sa guise, rejeter cette manipulation, mais, cette nuit-là, il dort. «*Le soleil brûlant du matin le réveilla, il tourna le dos à la lumière en la haïssant et demeura longtemps allongé ainsi.*» La révolution est en marche. Ainsi qu'il est écrit à la fin du troisième chapitre, «*l'insurrection prenait de l'ampleur à une vitesse qui ne peut se comparer qu'à celle d'une plante parasite qui, sur un sol tropical et humide, déploie des ramifications dans tous les sens et sur toutes les choses*».

Le ton de Jan Jacob Slauerhoff est étonnamment clinique et, de fait, il ausculte un mysticisme sans véritable croyance et une révolution sans idéologie, privés de tout fondement théorique. Il a ce même lien de sèche lucidité à l'égard de sa propre intrigue, pourtant riche. Les événements surviennent comme des saisons sans que leurs acteurs aient conscience ni de ce qu'ils sont ni de ce qu'ils font. *«Les Indiens se regardèrent. Tout cela, ils l'entendaient pour la première fois. [...] Or, voilà qu'on les incitait à réfléchir, du moins, ils apprendraient par cœur des slogans et sauraient de quoi il retournerait.»* Les choses prennent une ampleur inattendue. Dans ce roman où nombre de personnages profitent de *«la condition révolutionnaire»*, ceux pour qui la révolte serait faite en tirent peu de bénéfice. La soumission est leur intérêt général : être patient, c'est conserver l'espoir que quoi que ce soit survienne. *«Les Indiens attendent-ils un nouveau Sauveur, plus fort que le précédent ? Encore aujourd'hui, lors de chaque élection présidentielle, ils crient "Viva !" en échange de quoi on leur donne un repas et une cruche de chicha, ce qui ne se refuse pas.»*

